

**Théâtre
des
Bouffes
du Nord**

Revue de presse

SANS TAMBOUR

Mise en scène **Samuel Achache**
Direction musicale **Florent Hubert**

*Créé le 1^{er} juin 2022 au Théâtre National de Nice
En tournée en 2022-2023 et 2023/2024*

Contacts : Mara Patrie & Pierre Bousquet - Diffusion
☎ +33 (0)1 46 07 32 58 / +33 (0)1 70 64 22 40
✉ mara.patrie@bouffesdunord.com / pierre.bousquet@bouffesdunord.com



CULTURE

Avec « Sans tambour », l'amour en fuite enchanté

À Avignon, Samuel Achache marie théâtre et musique, alors que la pièce « Anais Nin au miroir » rate le coche

FESTIVAL

AVIGNON - envoyée spéciale

Comme on l'aime, cet esprit doucement déjanté qui règne sur *Sans tambour*, le spectacle que présente Samuel Achache à Avignon... On rêve, ou il avait un peu déserté les plateaux, cet aérien sens de l'absurde ? Même le maître du genre, le Suisse Christoph Marthaler, n'est plus si fréquemment invité, ces temps-ci. On retrouve donc avec d'autant plus de bonheur Samuel Achache qui, auparavant en duo avec Jeanne Candel et désormais en solo, ne cesse d'inventer de nouveaux rapports entre théâtre et musique, avec une liberté, une grâce et un humour réjouissants.

Réjouissante, pour ne pas dire jouissive, sa dernière création l'est, qui mélange pourtant dans son shaker des ingrédients dont le mélange pourrait sembler plus qu'improbable : une gigantesque scène de ménage, des lieder de Schumann, l'histoire de Tristan et Iseut, une maison qui s'effondre, des gags absurdes et des adultères sous la douche.

Art achevé du contrepoint

On aura compris qu'il est question d'amour ou plutôt de sa fin, du moment où il s'écroule, à l'image du décor installé sur le plateau du cloître des Carmes, qui commence à s'effondrer dès le début du spectacle, pour la plus grande joie des spectateurs. Le disque romantique est rayé, l'amour enrayé, et dès ce début Samuel Achache tricote on ne sait comment, avec un art achevé du contrepoint, les éléments les plus triviaux de la dispute conjugale – « *Je te parle d'amour,*

et tu me parles du siphon de l'évier! » – avec ces lieder de Schumann qui sont une incarnation du romantisme.

Tout se joue ici dans le rapport entre les dialogues vaudevillesques, le chant et la musique, qui se mêlent de manière aérienne, quasi organique, et le corps. Samuel Achache est aussi un amateur de burlesque – celui des grands Américains notamment –, et son spectacle a un petit côté Marx Brothers, mâtiné d'une bonne dose de mélancolie. Ainsi de cette scène qui voit le « héros » atterrir dans une clinique où l'on se propose de soigner le mal d'amour en extrayant du cerveau le mécanisme du désir.

Avec ce spectacle, Samuel Achache pousse encore un pas plus loin l'invention d'une nouvelle forme de théâtre musical, dont on pourrait dire qu'elle consiste à composer la mise en scène comme un musicien compose ses œuvres. Il est largement aidé dans cette approche par des interprètes qui, eux aussi, sont pleins de talent, de fantaisie et de charme : qu'il s'agisse des comédiens Sarah Le Picard et Lionel Dray, de la soprano Agathe Peyrat ou du toujours irrésistible Léo-Antonin Lutinier, à la fois acteur et chanteur. La direction musicale de Florent Hubert est à l'unisson, qui réinterprète les lieder – normalement joués par

une voix et un piano seuls – pour un petit orchestre.

Cette manière de tisser une dramaturgie impalpable, en apparence foutraque, mais qui pourtant ne lâche jamais le spectateur, est justement ce qui man-



que à un autre spectacle attendu du festival: *Anaïs Nin au miroir*, que signent l'écrivaine Agnès Desarthe et la metteuse en scène Elise Vigier.

Les deux femmes s'enferment dans un dispositif de théâtre dans le théâtre, sans parvenir à choisir entre le désir de parler de la vie de la divine Anaïs, celui d'adapter ses *Nouvelles fantastiques* et la réflexion en miroir dont il est question dans le titre.

La pièce est lourdement plombée par des scènes interminables où les comédiens semblent en roue libre, étirant des anecdotes sans intérêt. Elle offre des confettis épars d'Anaïs Nin, qui, pour certains, ne manquent pas d'éclat, mais se dispersent dans un océan d'ennui. C'est triste: l'ennui sied mal à Anaïs Nin, cette femme aux

« racines transportables », aussi légère que profonde. ■

FABIENNE DARGE

Sans tambour, mise en scène de Samuel Achache, direction musicale de Florent Hubert. Festival d'Avignon, cloître des Carmes, à 22 heures, jusqu'au 13 juillet. De 10 € à 30 €. Puis tournée jusqu'en avril 2023. *Anaïs Nin au miroir*, d'Agnès Desarthe. Mise en scène d'Elise Vigier. Théâtre Benoît-XII, jusqu'au 16. De 10 € à 30 €.

**Samuel Achache
compose la mise
en scène comme
un musicien
compose
ses œuvres**

**L'écrivaine
Agnès Desarthe
et la metteuse en
scène Elise Vigie
s'enferment dans
un dispositif
de théâtre
dans le théâtre**

Samuel Achache, les fugues d'un indisciplinaire

Portrait | A 41 ans, le comédien et metteur en scène navigue entre théâtre et musique avec ses spectacles inventifs et déjantés

Ne cherchez pas à l'enfermer dans une case, Samuel Achache, ou, à coup sûr, il partira en courant. Avec son air d'enfant espiègle et mélancolique, sa carrure poids plume de Charlot dansant, il semble toujours en train de se ménager des fugues, des échappées. Même la case « théâtre musical », avec lui, prend l'air de toutes parts, laisse entrer des vents contraires.

Pourtant, sans tambour ni trompette, il est devenu, à 41 ans, avec ses spectacles aériens et réjouissants, l'incarnation du renouveau de ce théâtre musical qui n'en finit plus de retisser de nouveaux rapports, toujours plus fins, plus intimes, entre les deux disciplines. Sa dernière création, *Sans tambour*, a cassé la baraque au dernier Festival d'Avignon, avant son arrivée au Festival d'automne, avec son esprit doucement déjanté et son inventivité tous azimuts.

Théâtre ou musique ? Il a toujours dansé d'un pied sur l'autre depuis son adolescence de « cancre », du côté de Charenton-le-Pont (Val-de-Marne). Sa mère était éditrice, son père prof de philo, auteur et éditeur. « J'ai grandi avec des murs de livres autour de moi, mais ce n'est pas pour autant que je les lisais », raconte-t-il avec un petit sourire en coin. « J'étais totalement scolaire, l'école a été pour moi un synonyme de l'enfer. »

« Musicien raté »

Il s'est sauvé en poussant la porte du cours de théâtre qui était en face de chez lui et en jouant du piano, de la batterie et de la trompette. Puis il a choisi le théâtre, « par facilité, parce que c'est moins exigeant que la musique », dit-il avec une pointe de regret. « Je me vis un peu comme un musicien raté. »

Peut-être, mais il a eu la chance de tomber, pendant ses années de formation au conservatoire du 5^e arrondissement de Paris, puis au Conservatoire national d'art dramatique, dans des années enchantées, les 2000, où la scène explose de tous ses feux interdisciplinaires, et où Paris accueille les meilleurs créateurs du monde entier. « Arpad Schilling, le *tg STAN*, Frank Castorf, Christoph Marthaler, Alain Plateau. Tous ces artistes nous ont formé le goût et le regard », constate-t-il.

Samuel Achache dit « nous », parce que, pendant ses années d'école de théâtre, il a surtout ren-

contré sa bande, ses proches, avec lesquels, pour la plupart, il travaille encore aujourd'hui : Sarah Le Picard, Léo-Antoine Lutinier, Lionel Dray ou Jeanne Candell, qui va devenir sa compagne. C'est la grande époque des collectifs de théâtre - Sylvain Creuzevault avec D'ores et déjà, Julie Deliquet avec *In Vitro...* -, et Samuel Achache et Jeanne Candell créent le leur en 2009, *La Vie brève*.

C'est avec ce collectif qu'ils signent, en 2013, un beau coup d'éclat : *Le Crocodile trompeur*, variation libre et jazzy sur *Didon et Enée*, de Purcell. Le spectacle offre une fusion inédite entre théâtre et musique, où la seconde devient un acteur du drame à part entière, et où le théâtre acquiert une liberté et une subtilité expressives toutes musicales, sans être tenu par les codes d'une narration trop linéaire. L'ensemble dégage une fantaisie, une grâce et une énergie qui emballent un public très éloigné de l'opéra traditionnel : le spectacle remporte le

« Dans toute tragédie, il y a quelque chose qui se révèle de la farce qu'est la vie »

SAMUEL ACHACHE

Molière du spectacle musical et tourne pendant des mois, avec le même succès partout où il passe.

« Et pourtant, tout est parti presque par hasard, se souvient Samuel Achache. Nous étions au Conservatoire, Jeanne Candell et moi, en même temps que Judith Chemla, et nous entendions souvent chanter, merveilleusement, des airs de *Didon et Enée*. On s'est dit qu'il fallait absolument en faire profiter d'autres que nous, et nous les avons réunis, elle et d'autres amis, pour beaucoup venus du jazz et donc dotés de cette capacité à improviser. »

Le Crocodile a posé les bases de l'art de Samuel Achache, et notamment de sa façon de « raconter une histoire sans la raconter ». Des bases à partir desquelles il a poursuivi sa recherche, avec ou sans Jeanne Candell, dont il est aujourd'hui séparé, d'une forme à



Samuel Achache, lors de la création de « Sans tambour » au Festival dei Due Mondi, à Spolète (Italie), en juillet. (LARA MAGLIOCOHETTI/LOMBI)

l'autre : *Fugue* (2015), *Orfeo/le suis mort en Arcadie* et *La Chute de la maison* (2017), ou *Songs* (2019).

Aujourd'hui, *Sans tambour* apparaît comme l'aboutissement virtuose de toutes ces explorations, que Samuel Achache aime encore quelques pas plus loin avec ses fidèles complices, Florent Hubert en tête, qui assure la direction musicale de l'ensemble. Le metteur en scène avait envie avec cette nouvelle création de parler de l'effondrement, celui du monde et celui d'un couple, le second étant vu comme l'illustration du premier.

Pour ce faire, il est allé chercher des lieder de Schumann, principalement issus du cycle des *Liederkreis*, Op. 39, supposés être une incarnation absolue du romantisme. « Ce qui est intéressant avec cette musique, c'est son caractère éminemment intime : c'est une musique faite pour être jouée chez soi, en petit comité, peu contre peau. Une musique qui porte en elle une tragédie profonde, mais aussi une ironie. On l'oublie souvent, mais le romantisme allemand est très différent du nôtre, en France : il est bien plus drôle, cruel, rugueux, pour ne pas dire truculent. Tous les spectacles que j'ai faits se profilent sur un fond tragique, mais que l'on n'aborde pas comme tel : ce que j'aime, c'est cet écart, cette conscience que, dans toute tragédie, il y a quelque chose qui se révèle de la farce qu'est la vie, de son absurdité. »

Ironie douce

Ainsi va l'art du frottement de Samuel Achache, un art qui donne la parole à la musique et dégrasse le théâtre de son bavardage pour lui offrir une légèreté toute musicale, en un tressage des plus intimes et des plus palpables. L'homme, lui, avance dans la vie avec sa sensibilité à fleur de peau et son humour en bandoulière, une ironie douce comme seul rempart face à une époque qui assigne l'art, de plus en plus, à des formes réalistes massives et manichéennes, à des récits simples, à un message.

Les messages, Samuel Achache semble les déjouer plus souvent qu'à son tour, lui qui a intitulé sa nouvelle compagnie, doublée d'un orchestre, *La Sourde*. Quant au titre de son spectacle, il n'a en apparence rien à voir avec la choucroute. Mais là aussi, l'ironie est à l'œuvre, si l'on songe à l'origine de l'expression « sans tambour ni trompette ».

Dans les siècles passés, siècles de guerres, les troupes partaient au combat accompagnées de

musiciens, tambours et trompettes essentiellement, supposés galvaniser les combattants. Mais, en cas de défaite, il n'était plus question de claironner, les soldats devaient se retirer le plus discrètement possible, sans tambour ni trompette, donc Com-

ment mieux dire que l'effondrement actuel, s'il a lieu sans tambour ni trompette, sans crier gare, n'en est pas moins réel ? Ce qui n'empêche pas le spectacle de Samuel Achache d'être tout à fait galvanisant. ■

FABIENNE DARGE

« SANS TAMBOUR »
Du 1^{er} au 11 décembre
au Théâtre Gérard-Philipe,
à Saint-Denis, les 3 et 4 fé-
vrier 2023 à Points com-
muns-Théâtre des Louvrais

FESTIVAL D'AUTOMNE À PARIS | FESTIVAL D'AUTOMNE À PARIS | FESTIVAL D'AUTOMNE À PARIS | FESTIVAL D'AUTOMNE À PARIS

Subventionné par le ministère de la Culture, la Ville de Paris et le Conseil régional d'Île-de-France, le Festival d'Automne à Paris remercie pour leur soutien à son édition 2022 :

LES AMIS DU FESTIVAL D'AUTOMNE À PARIS

GRAND MÉCÈNE
Dance Reflections by Van Cleef & Arpels

MÉCÈNES
Fondation d'entreprise Hermès
Fondation Gulbenkian - Délégation en France
Fondation de France
Fondation Ernst von Siemens pour la musique
Fondation Fimincio
Fonds de dotation Emerige
Fondation d'Entreprise Philippe de Rothschild
Caisse d'Epargne Ile-de-France
Hoche Avocats
King's Fountain
Caisse des Dépôts Ile-de-France
Koryo

Jean-Pierre de Beaumarchais, Axel Dumas, Lily Safra, Sylvie Winckler, Juliette de Wouters-Chevalier

GRANDES DONATRICES & GRANDS DONATEURS

Fondation Handicap & Société par Intégrance
Fondation franco-japonaise Sasakawa
Jean-Jacques Aillagon, Sydney Picasso, Jacques Veyrat

DONATRICES & DONATEURS

Fusap
Fondation pour l'étude de la langue et de la civilisation japonaises abritée par la Fondation de France
Patricia Carette et Jean-Marc Uirra, Philippe Crouzet, Hervé Digne, Aimée et Jean-François Dubos, Sylvie Gautrelet, Jean-Philippe Gauvin, Arnaud de Giovanni, Guillaume Houzé, Sophie Lacoste Dourmel, Ishar Méjanès, Jean-Claude Meyer, Claude Prigent, Ariane et Denis Reyre, Agnès et Louis Schweitzer, Bernard Steyart, Judith Fisar, Anne Terrail, Arthur Toscan du Plantier

AMIES & AMIS

Irène et Bertrand Chardon, Francis Charhon, Lyne Cohen-Solal, Susana et Guillaume Franck, France Grand, Agnès et Jean-Marie Grunelius, Louis Labadens, Pierre Morel, Tim Newman, Caroline Pez-Lefèvre, Yves Rolland, Myriam et Jacques Salomon, Guillaume Schaeffer

REJOIGNEZ LES AMIS DU FESTIVAL D'AUTOMNE À PARIS

Contact : Clémence Atallah, Responsable du mécénat et du développement
c.atallah@festival-automne.com | 01 53 45 17 05
Margaux Richez, Chargée d'administration et de mécénat
m.richez@festival-automne.com | 01 53 45 17 15

Le Monde Procréation

Le Monde

Siège social : 67-69, avenue Pierre-Mendès-France - 75013 PARIS
TEL. : +33 (0)1 57 28 20 00

Édité par la Société éditrice du « Monde » SA
Président du directoire, directeur de la publication : Louis Dreyfus
Directeur du « Monde » : Jérôme Fenoglio

La reproduction de tout article est interdite sans l'accord de l'administration.
Commission paritaire des journaux et publications n° 4722 C 81975. ISSN : 0195-2037

Impression L'Imprimerie - 79, rue de Babou - 93290 Tremblay-en-France
Printed in France

Origine du papier : France. Taux de fibres recyclées : 100 %. Ce journal est imprimé sur un papier UPM issu de forêts gérées durablement, porteur de l'écocert européen sous le N°V37/001. **Autoproduction** : Pflot = 0,009 kg/tonne de papier.



FESTIVAL D'AUTOMNE À PARIS | FESTIVAL D'AUTOMNE À PARIS | FESTIVAL D'AUTOMNE À PARIS | FESTIVAL D'AUTOMNE À PARIS



SANS TAMBOUR
THÉÂTRE MUSICAL
SAMUEL ACHACHE



La maison dépliée devant les arcades du cloître des Carmes est détruite. Elle le sera plus encore tout au long de ce spectacle embarquant une actrice, deux acteurs et un mini-orchestre de cuivres, cordes et accordéon dans une folie rituelle de la casse et de l'effondrement où la talentueuse soprano Agathe Peyrat n'hésite pas à manier le maillet. Mais le chantier, ici, est tout aussi intime. Dans la cuisine, un couple se livre aux délices de la rupture et de l'incompréhension, entre vaisselle et formica. Le chevalier errant des Lieder de Schumann métamorphosé aussi en Tristan, l'amoureux d'Yseult, emboîte le pas de « *l'homme quitté* » affublé du costume du « *roi des ratés* ». Tous deux se retrouvent dans une clinique du cœur où il s'agit d'extirper leurs maux d'amour...

La bande réunie par Samuel Achache (Sarah Le Picard, Lionel Dray, Léo-Antonin Lutinier), complice de tant d'aventures scéniques, réussit son pari. Comme d'habitude, la musique mise en œuvre avec une liberté inventive par Florent Hubert est le sujet même du drame. On entend la beauté mélancolique de Schumann, aussi bien que le vide absurde ressenti par ces êtres abandonnés quand le silence survient. Leur arme théâtrale pour conjurer les risques d'une telle aventure est un comique de situations décalées, de jeux de mots appuyés, de chausse-trapes répétées. Ils survolent avec maestria tous les déséquilibres et provoquent des émotions contrastées des plus jouissives.

— **Emmanuelle Bouchez**

| 1h40 | Jusqu'au 13 juillet, à Avignon.

Et de novembre à avril à Meudon (92), Narbonne (11), Saint-Denis (93), Pau (64), au Bouffes du Nord, Paris 10^e, Caen (14)...



La musique est au cœur du drame.

Festival d'Avignon 2022 : le cloître des Carmes vibre pour "Sans Tambour"



Le metteur en scène Samuel Achache embarque Schumann et ses acteurs dans un rituel de casse et d'effondrement. Une bande virtuose surfant sur toutes les catastrophes et qui nous emporte.

La Cour d'honneur ne fut pas la seule dans laquelle les rafales de mistral se sont engouffrées avec frénésie jeudi soir, jour de lancement du 76e Festival d'Avignon. Le cloître des Carmes fut le théâtre de bourrasques auxquelles une maison déjà à moitié ruinée sur scène a résisté tant bien que mal. La troupe des interprètes a souvent eu l'air, elle aussi, de braver la tempête, caressée ici par une bâche en plastique vibrant au vent et prompte ailleurs à ramasser un panneau au bord de tituber. La tempête fut d'ailleurs en accord total avec le sujet développé dans *Sans Tambour* par le metteur en scène Samuel Achache : il a embarqué une actrice, deux acteurs et un mini-orchestre de cuivres, cordes et accordéon dans un rituel de casse et d'effondrement. La talentueuse soprano Agathe Peyrat n'y a pas hésité, par exemple, à manier le maillet. Mais la dévastation a aussi gagné le terrain de l'intime.

Dans la cuisine de l'amour

Dans la cuisine, un couple – Sarah Le Picard en blouse jaccard et Lionel Dray en jogging bleu et gants de ménage roses – se livre aux délices de la rupture et de l'incompréhension, entre vaisselle et formica. Elle veut réenchanter le quotidien, lui répond vie difficile à gagner et taxes à payer. Le chevalier errant des Lieder de Schumann (Léo-Antoin Lutinier dont le moindre cillement déclenche le rire) métamorphosé aussi en Tristan, l'amoureux d'Yseult, emboîte bientôt le pas de cet « *homme quitté* » affublé du costume du « *roi des ratés* ». Tous deux font la paire et se retrouvent comme des chiens de faïence dans une clinique du cœur où il s'agit d'extirper leurs maux d'amour...

Voilà ce que l'on a reconstitué de l'argument. Puisque celui-ci nous est livré, par indices, traces d'histoires, ou mots jetés en dialogues brefs. Mais c'est cette bande virtuose surtout, surfant sur toutes les catastrophes, qui nous emporte. Même le trucage qui résiste sous l'effet du vent, même l'interruption du spectacle à cause d'un malaise d'une spectatrice qu'on a tardé à évacuer, n'ont pas entamé leur si belle résistance aux épreuves scéniques qu'ils s'inventent avec une sorte d'entêtement.

Burlesque enchâssé et situation gigognes

On avait beaucoup aimé les spectacles bravaches, loufoques et pourtant si musicaux que le collectif [La Vie brève](#) (avec Samuel Achache et Jeanne Candel en chefs de troupe) avait su broder en puisant dans le répertoire baroque (du *Crocodile trompeur* à partir du *Didon et Enée* de Purcell en 2013 à *Orfeo/Je suis mort en Arcadie*, d'après Monteverdi en 2017). Cette aventure de compagnie est désormais achevée, et de cette rupture (nous y voilà...) vient de naître ce premier spectacle que Samuel Achache dirige seul, mais avec les complices de toujours. Le duo Lutinier/Le Picard, campant l'écrivain et la lectrice insatiable dans une scène de drague avortée est irrésistible comme les scènes d'amour entre Tristan et Yseult où cette dernière révèle le revers de la médaille... Ils les incarnent sans chichis mais avec des coussins « cache-nudité ».

Ce burlesque enchâssé au fil de situations gigognes, n'empêche pas la musique de rafler la mise. Orchestrée mais souvent interrompue, réinventée si librement par Florent Hubert – un fidèle lui aussi – elle est aussi le sujet-même du drame. On entend la beauté mélancolique des romantiques allemands sublimés par Schumann surgir comme des bulles de sens et d'émotions pures, aussi bien que le vide absurde ressenti par ces êtres abandonnés quand le silence advient. Leur arme théâtrale définitive pour conjurer les risques d'une telle aventure ? Un comique de situation toujours décalé, des jeux de mots appuyés revendiquant leur banalité, des chausse-trappes répétées (le coup du piano creux est hilarant). En survolant avec maestria une avalanche de déséquilibres, tous semblent renaître, tels des phénix, du chaos.

TTT *Sans tambour*, d'après Schumann, mise en scène de Samuel Achache, jusqu'au 13 juillet au [cloître des Carmes](#), à 22h00, Avignon.

Puis en tournée : le 9 nov. au Centre d'art et de culture de Meudon ; le 16 nov. à la Scène nationale de Narbonne ; du 1^{er} au 11 décembre au Théâtre Gérard-Philipe, Saint-Denis ; du 10 au 12 janvier 2023, à La Manufacture, Nancy ; les 24 et 25 janvier, Théâtre Saint-Louis, Pau ; les 3 et 4 février, Points-Communs, Cergy-Pontoise ; du 22 février au 5 mars, Bouffes du Nord, Paris ; les 8 et 9 mars, Théâtre de Lorient ; les 16 et 17 Mars, Théâtre de la Ville de Luxembourg ; les 28 et 29 mars, Grand R, La Roche-sur-Yon ; les 12 et 13 avril, Théâtre de Caen.

Auteure : Emmanuelle Bouchez

Source : <https://www.telerama.fr/sortir/festival-d-avignon-2022-le-cloitre-des-carmes-vibre-pour-sans-tambour-7011322.php>

AVIGNON

Samuel Achache, chansons d'amant

Dans «Sans tambours», le comédien, désormais seul à la tête de sa compagnie, balade en musique son chagrin d'amour, de saynètes en numéros de cabaret.

Entre les pierres lourdes du cloître des Carmes, et sous les assauts d'un mistral particulièrement vengeur en cette première, une petite maison en pleine démolition sert de décor au désastre amoureux : un couple s'y affronte entre la vaisselle et la douche, drôle et banal comme au boulevard, à ceci près qu'en contrepoint les accompagne un petit ensemble de musique qui les double, les couvre, les contrarie, les console. Séparés finalement dans le fracas, ils mènent devant nous un petit bout de chemin, baladant leur chagrin d'amour jusque dans une clinique étrange où on propose d'extraire le désir.

Partition. Samuel Achache, autrefois en compagnie de Jeanne Candell et désormais seul à la tête de sa compagnie, étreint pendant deux heures d'un spectacle fort aimable l'idée romantique, en la passant aux épreuves familières chez lui du pastiche et d'un détournement musical travaillé avec Florent Hubert. Sur une matière qu'on devine personnelle, il imprime principalement une forme, celle du lied de Schumann, répertoire de chambre par

excellence dont le spectacle subvertit joyeusement la gravité, morceau bref brillamment décliné en théâtre : parfois sketch, parfois saynète, parfois numéro de cirque ou de cabaret. Les fragments pullulent et se mêlent sur une scène envahie par les débris du chantier – briques de placo, poussière blanche, poutres précaires et bouts de meubles – dans un tourbillon dont le foutraque est parfaitement réglé.

Comme toujours chez Achache, la partition est tenue, et le spectacle donne d'entrée de jeu une sorte de mode d'emploi d'un rapport musique / théâtre théorisé : alors que les musiciens se sont installés, costumes noir et blanc comme au concert, un homme entre, qu'on prend d'abord pour le chef d'orchestre. Mais le rapport qui s'installe entre lui et la musique se décale, il ne s'agit pas de jouer un morceau, mais de jouer le geste et l'espace théâtral : souffler dans l'anche quand le personnage soupire, jouer à l'envers quand le personnage recule, plus lentement quand il ralentit, etc.

Il y a là plus qu'un sketch : une grammaire de théâtre articulant le lied et le burlesque, dans un système où la

musique n'est ni cosmétique ni illustrative. Elle est une éthique pour les personnages qui cherchent à la fois à

s'en défaire et à la retrouver sans cesse ; dans le fond la musique et l'amour c'est – dans le théâtre et donc dans la vie – exactement la même chose.

Servi par une distribution impeccable (Léo-Antonin Lutinier, Agathe Peyrat, Sarah Le Picard entre autres), le spectacle assume la simplicité, déconcertante parfois, d'un burlesque de cirque : un tabouret de piano qu'on règle frénétiquement en étant assis dessus, une échelle dont les barreaux cassent quand on grimpe, un coussin recouvrant in extremis un postérieur. La veine comique, qui regarde aussi bien vers Tati – cette scène d'étalage de serviette sur une plage – que Groucho Marx, fonctionne à plein, et au-delà de son efficacité certaine, distille sur scène la mélancolie propre à la clownerie.

Envolées. On ose à peine condamner le romantisme suranné de certaines envolées qui brandissent un peu facilement les termes creux de l'amour / la

vie/le monde, tant la mièvrerie est assumée, habilement déployée dans l'espace et vite mise à distance par un humour certain. On peut se méfier en revanche du caractère malin de l'ensemble, qui jongle tranquillement avec des références qu'on devine parfois, sans vraiment se donner la peine de les déployer, peut-être un peu pour la montre. Au sortir du spectacle flotte la petite musique tendre et amère d'une chanson bien fichue: Achache aura su faire tambour pour conjurer vide et tristesse, et pour qu'on n'oublie pas – c'est simple comme la rime – que l'amour triomphe toujours.

LUCILE COMMEAUX

SANS TAMBOUR

de SAMUEL ACHACHE

Direction musicale Florent Hubert.

Au cloître des Carmes jusqu'au

13 juillet, puis en tournée.

**La veine comique,
fonctionne à plein
et distille sur scène
la mélancolie propre
à la clownerie.**



FESTIVAL D'AVIGNON

UN TCHEKHOV braillard, des crevettes magnifiques, un duo renversé/renversant, un effondrement d'anthologie, des ados furieux de vivre : Avignon 2022 commence bien.

Le Moine noir

A-t-on jamais vu Tchekhov aussi braillard, bavard et balourd ? Tirées d'une courte nouvelle, voici 2 h 30 qui n'en finissent pas, durant lesquelles plus de 20 comédiens-danseurs occupent l'immense scène de la Cour d'honneur en permanence. On se tord le cou à essayer de lire les sous-titres, mal placés (pour finir par s'apercevoir que dans chacun des quatre actes le même texte est répété). On compte le nombre de soleils couchants grandioses, avec projecteurs orange de circonstance (cinq ou six ? voilà qu'on a perdu le fil). On s'effare quand surgit

l'homme à l'enfumoir qui met de la fumée partout (presque tout le temps).

Certes, l'énergie des acteurs, la puissance esthétique de certains tableaux signés par le metteur en scène russe dissident Kirill Serebrennikov sont formidables. Mais, quand survient le meilleur moment, sans paroles enfin, musical, avec ces tourbillons de moines noirs en folie qui dansent, il est bien trop tard, la pièce est finie.

- A la Cour d'honneur.

A la ligne

Devant lui défilent des niagaras de crevettes, de bulots, de poisson pané, puis de morceaux de barbaque... Avant de disparaître prématurément,

l'ami Joseph Ponthus (il avait collaboré au « Canard ») a livré un ouvrage saisissant, fraternel, unique et merveilleux sur ses jours et ses nuits passés à travailler en intérim et « à la ligne » (on ne dit plus « à la chaîne ») dans plusieurs usines de Lorient. Deux compagnies portent ce texte sur scène.

Au Train bleu, sur une scène nue, Julien Chavrial et Katja Hunsinger, dans une création collective qu'elle dirige, s'y met-

tent à deux pour faire vivre ce texte. Ils le servent avec fidélité, finesse et force. Ils font de la scène du tofu, notamment, « *J'égoutte du tofu* », un grand moment d'absurdité et de drôlerie.

A la Manufacture, Mathieu Létuvé joue seul et se met en scène (avec la collaboration artistique de David Gauchard). Il s'est adjoint la complicité du musicien Olivier Antoncic, aux manettes de ses machines électroniques, en fond de scène. Pour figurer l'atelier, des rangées de tubes au néon montés sur roulettes. Létuvé met dans son personnage une ironie légère, un décalage sarcastique qui n'enlèvent rien à la sincérité de Ponthus mais restituent sa complexité, sa profondeur. Les élans, les moments d'exaltation, les rages, les cris du cœur de Ponthus, sa pudeur et son impudeur, tout ce qu'il a vu et senti et cherche à nous dire sur le travail, la domination, ses collègues, l'amour de sa vie, son chien, ses larmes de fatigue, tout cela en ressort magnifié, magnifique.

C'est réussi, c'est drôle, c'est bouleversant.

- Au Train bleu et à la Manufacture.

Renversante

D'emblée, nous voilà dans un monde dominé par les femmes, où tous les rapports

sont inversés. Le bleu est une couleur ridicule, dit Léa. J'aimerais bien gagner autant qu'une femme, dit Tom. S'inspirant de l'ouvrage éponyme de Florence Hinckel, Léna Bréban a écrit et mis en scène cette pièce destinée à faire rire et réfléchir sur notre monde où le masculin l'emporte encore sur le féminin.

C'est court (35 minutes), vif, enlevé, précis, très rodé : la pièce a été jouée plus de 200 fois devant des collégiens de Saône-et-Loire, ce qui a permis de l'enrichir et de constater sa pertinence – chaque représentation est suivie d'un débat. Qu'elle joue les collégiennes ou un père à moustaches, Léna Bréban est épatante. Antoine Prud'homme de la Boussinière aussi, tout en malice et en es-

pièglerie. Leur complicité saute aux yeux.

Sous ses apparences légères, sur ce sujet dans l'air du temps, voilà une vraie recherche, et un vrai plaisir. D'utilité publique, en plus !

- A Présence Pasteur.

Sans tambour

Ah, quel délice ! Un couple dont l'amour s'effondre, elle le quitte, il la quitte, ils veulent se quitter, se quittent-ils ? Une maison qui elle aussi s'effondre, sous les coups de masse et de poing. De la musique, des Lieder de Schumann joués par un orchestre de cinq musiciens et chantés par un merveilleux comédien-chanteur, Léo-Antonin Lutinière, et une soprano merveilleuse, Agathe Peyrat.

Comme toujours avec Samuel Achache (et son directeur musical, Florent Hubert), voilà

une exploration musicale et drolatique et formidablement inventive, d'une folle liberté, impossible à résumer, que même le mistral balayant la scène s'est empressé d'apprécier, y ajoutant ses rafales d'applaudissements.

- Au cloître des Carmes.

Leurs enfants après eux

Les hauts-fourneaux qui ferment. Un ado (Edouard Sulpice, épatant) qui se cherche. Et ses amis, sa famille, sa petite amie. L'amour, le désir, la rage, les destinées qui se croisent... Le roman quasi autobiographique de Nicolas Mathieu avait reçu le prix

Goncourt en 2018. Hugo Roux le met en scène avec vigueur et sensibilité. Sept jeunes brillant(e)s comédien(ne)s. Pas moins de 20 personnages. Une radiographie de la société française des années 90 (on est chez « ceux qui ne sont rien »). C'était hier. C'est d'aujourd'hui.

- Au 11.

Jean-Luc Porquet

**IDÉES****art & culture**

Un moine, un roi et deux fresques à Avignon

FESTIVAL D'AVIGNON
76^e édition

A Avignon et alentours,
du 7 au 26 juillet
festival-avignon.com
Tél. : 04 90 14 14 14

Philippe Chevilley
@pchevilley
et **Philippe Noisette**
@NoisettePhilip1

L'invité vedette du 76^e festival d'Avignon – dernière édition concoctée par Olivier Py avant qu'il ne cède la place à Tiago Rodrigues – est sans conteste Kirill Serebrennikov. Le cinéaste et dramaturge, en délicatesse avec le pouvoir russe, présentera dans la cour d'honneur du Palais des papes, du 7 au 14 juillet, « Le Moine noir », une adaptation flamboyante et rock'n'roll d'une nouvelle de Tchekhov.

Pas d'Avignon sans spectacles fleuves... On pouvait faire confiance à Olivier Py pour s'y coller. Là même où, jeune homme, il avait créé « La Servante », le gymnase du lycée Aubanel, il montera une fresque de dix heures, « Ma Jeunesse exaltée » (du 8 au 15). Autre grand geste, en treize heures et sept parties, l'intégrale du conte théâtral de Simon Falguières, « Nid de cendres » (à la Fabrica du 9 au 16).

D'Anaïs Nin à Shakespeare

Trois spectacles démarreront le 7 juillet, donnant une idée de l'éclectisme de la programmation : « En transit », adapté du roman d'Anna Seghers par l'Iranien Amir Reza Koohestani (gymnase du lycée Mistral, jusqu'au 14) ; « Iphigénie » de Tiago Rodrigues, mis en scène par Anne Théron (à

l'Opéra Grand Avignon, du

7 au 13) et « Sans tambour », le nouvel opéra musical de Samuel Achache (au théâtre des Carmes, du 7 au 13).

Dans les jours suivant, Elise Vigier mettra en scène « Anaïs Nin au miroir », un texte d'Agnès Desarthe (théâtre Benoît-XII, du 9 au 16), Marie Vialle, « Dans ce jardin qu'on aimait » d'après Pascal Quignard et Simeon Pease Cheney (cloître des Célestins, du 9 au 16) et la Suédoise Sofia Adrian Jupither, ultime pièce de Lars Norén, « Solitaire » (Villeneuve-lez-Avignon, 15 au 24). Shakespeare sera doublement honoré avec « La Tempête » du Turinois Alessandro Serra (Opéra du Grand Avignon, 17 au 23) et le « Richard II » de Christophe Rauck, interprété par Micha Lescot (gymnase du lycée Aubanel, du 20 au 26).

Côté danse, un vent de fraîcheur va souffler sur Avignon avec toute une génération de jeunes talents. A commencer par le Belge Jan Martens qui se voit offrir la cour d'honneur (du 19 au 24) avec « Futur proche », pièce d'envergure pour une quinzaine de danseurs du ballet de Flandres. Dans sa foulée, on citera pêle-mêle, Oona Doherty et sa « Lady Magma », le Libanais Ali Chahrour ou Maud Le Pladec. Quant à Emmanuel Eggermont, proche du regretté Raimund Hoghe, Miet Warlop à la croisée des disciplines, et Dada Masilo, ils donneront des nouvelles du monde en mouvement. ■

Avignon 2022 : l'amour en ruines selon Samuel Achache

« Sans tambour », le nouvel opus de Samuel Achache présenté au Cloître des Carmes, fait un sort aux peines d'amour, au son des lieder de Schumann et d'une maison qui s'effondre. Un spectacle aussi drôle que mélancolique, porté par des comédiens et des musiciens en totale osmose.



On s'aime sous la douche à l'étage, on joue de la musique de Schumann au rez-de-chaussée... (© ean-Louis Fernandez)

Par **Philippe Chevilly**

Publié le 11 juil. 2022 à 12:57 | Mis à jour le 11 juil. 2022 à 14:12

Les amateurs de Samuel Achache ne seront pas déçus. Son nouveau spectacle « Sans tambour » - présenté au Cloître des Carmes d'Avignon et promis à une longue tournée -, conjugue toujours avec de bonheur théâtre et musique, rire et poésie, pour accoucher d'une matière aérienne et fragmentée. Mais ce geste bref (1 h 40), qui met en scène la destruction d'une maison, d'un couple, au son des lieder de Schumann, revêt une dimension inédite.

D'abord parce que le « non sense » qui est la marque de fabrique du créateur est ici teinté d'une profonde mélancolie. Ensuite, parce que le rapport entre texte parlé et chanté apparaît plus étroit et sophistiqué que dans ses précédents spectacles, créés avec Jeanne Candel (« Le Crocodile trompeur / Didon et Enée », « Orfeo. Je suis mort en Arcadie ») ou sans (« Fugue »).

Par instants, les répliques des comédiens se confondent avec le chant de la lumineuse soprano Agathe Peyrat, puis leur phrasé précipité est épousé par le petit ensemble schumannien que dirige Florent Hubert. Sans verser dans l'opéra, Achache invente un théâtre musical organique où l'on ne distingue plus toujours le « parlé » du « chanté ».

LIRE AUSSI :

- **Le beau chant du crocodile**

- **L'art de la «Fugue»**

PUBLICITÉ



Dans les gravats

Qu'on se rassure « Sans tambour » n'a rien de trop formel ou de compassé. Dès la première scène qui voit l'irrésistible Léo-Antonin Lutinier faire mine de diriger l'orchestre à l'aide d'un 45 tours capricieux, on retrouve la fantaisie et la drôlerie du collectif. Quant à la maison de bric et de broc, elle ne met pas longtemps à se déliter par pans de murs entiers, créant un joyeux capharnaüm... la première scène de ménage épique entre Lionel Dry et Sarah Le Picard se déroule déjà dans des gravats.

De la cuisine dévastée à la clinique où l'on soigne le deuil de l'amour, des humeurs du couple déchiré aux émois de Tristan et Yseult revisités, le spectacle fait un sort à la carte du tendre. Le tout ponctué de gags absurdes. Bain de soleil surréaliste, chute d'un piano suspendu au-dessus de la scène, « Sans tambour » distille ses morceaux de bravoure avec soin, mais en mode mineur, sans trop forcer le tempo. Les lieder romantiques de Schumann incitent davantage à la rêverie, à l'humour tranquille, qu'à la jubilation.

A la fin de la pièce, il ne restera pratiquement rien de la maison, juste un squelette. Quant à l'amour, il sera toujours possible de le reconstruire. Dans un champ de ruine où l'on sait encore rire et espérer.

SANS TAMBOUR

Festival d'Avignon

de Samuel Achache

Cloître des Carmes, jusqu'au 13 juillet

<https://festival-avignon.com/>

Puis tournée de novembre 2022 à avril 2023.

A Paris, Bouffes du Nord, du 22 février au 5 mars

Philippe Chevilly



L'hilarante folie musicale de "Sans tambour"

Le programme du Festival d'Avignon est forcément inégal. Il faut toujours rappeler que l'institution prend le risque de soutenir et de montrer des créations. Mais voilà déjà, en ce début de Festival, deux autres spectacles à ne pas rater, fort différents, mais tous deux très réussis.

Le bouche-à-oreille a vite amené les spectateurs à rejoindre nombreux le Cloître des Carmes où se donne *Sans tambour* de Samuel Achache, un bijou de fantaisie musicale et théâtrale qui rappelle l'esprit des premiers spectacles de Christof Marthaler, ses meilleurs, avec la même qualité des musiciens et chanteurs qui sont aussi des acteurs. Samuel Achache enchante avec cette pièce hilarante tout en étant pleine de nostalgie, emplie d'une douce folie et de dérapages contrôlés, une pièce hyperréaliste, très humaine et tendre, où la musique est omniprésente centrée sur les lieder de Robert Schumann.

Gravats entassés, saynètes enchaînées

Le décor sur la scène montre une maison en ruines comme balayée par le vent violent qui secoue Avignon. Cinq musiciens en tenue de concert viennent s'y asseoir (violoncelle, saxophone, piano, accordéon, clarinette) ainsi qu'une belle soprano, Agathe

Peyrat, qui interprète très bien ces lieder si nostalgiques. Les musiciens viendront se mêler aux trois acteurs et inversement, l'un d'eux (Leo-Antonin Lutinier) est aussi chanteur de lieder.

Dès le début, on assiste à une violente dispute conjugale se terminant par la destruction encore plus avancée de la maison. On comprend que chacun cherche un autre monde, un autre espace que celui, trop étriqué, dans lequel nous nous trouvons.

Les gravats s'entassent sur la scène alors que les saynètes s'enchaînent pour le plus

“Les dieux sont une fable qu'on nous raconte pour nous souvenir autrement de ce qui s'est réellement passé.”

Tiago Rodrigues

Auteur de cette "Iphigénie"
[et prochain directeur du Festival d'Avignon]

grand plaisir du public: on voit un acteur entrer dans une drôle de clinique où on veut l'opérer à la tête de la maladie de l'amour. Dans la clinique, on peut se baigner et la scène au bord de la piscine est à nouveau hilarante comme celle de l'épouse adultère se cachant avec son amant ou celle du piano droit suspendu dans les airs qui tombe sur le "fou".

Cette mécanique maîtrisée et déjantée intègre très bien une musique créée et les lieder romantiques de Schumann (Florent Hubert signe la direction musicale). La chanteuse pouvant même chanter un lied sous la douche.

Le public a longuement ovationné ce moment de pur plaisir intelligent.

Une autre Iphigénie

Toute autre ambiance à l'Opéra d'Avignon où se donne une *Iphigénie* réécrite par Tiago Rodrigues, le nouveau directeur du Festival, qui succédera à la fin de cette édition à Olivier Py. Ici, la mise en scène d'Anne Thé-

ron est belle et sévère, hiératique, en phase avec le drame antique. Pas de folie cette fois, si ce n'est celle bien plus grave des hommes se lançant dans des guer-

res absurdes jusqu'à obliger un père (Agamemnon) à sacrifier sa fille Iphigénie pour plaire aux dieux et faire enfin souffler le vent dans les voiles des bateaux grecs en partance vers Troie pour récupérer Hélène.

Tiago Rodrigues a eu l'idée géniale d'imaginer le drame sans l'injonction des dieux. Les rois le savaient, écrit-il: *“Les dieux sont des histoires qu'on raconte aux Grecs pour justifier ce qu'ils ne comprendraient pas autrement. Les dieux sont une fable qu'on nous raconte pour nous souvenir autrement de ce qui s'est réellement passé.”*

Mais alors, sans les dieux, c'est aux hommes seuls que revient la responsabilité des choix, et ici de tuer Iphigénie. De préférer la mort d'une enfant à arrêter à temps une guerre absurde (venger l'honneur d'un homme trompé par sa femme).

Cette *Iphigénie* résonne d'accents féministes bienvenus. Le chœur des femmes réclame aux hommes d'arrêter cette violence inutile dont on sait qu'elle entraînera le cycle sans fin de la vengeance.

Cependant rien n'y fait. Le drame a lieu mais cette fois de la seule responsabilité des hommes. L'armée grecque veut en finir et exige d'Agamemnon le sacrifice de sa fille Iphigénie qui finit, elle, par s'y résoudre mais en réclamant un point essentiel: que cette mort soit ensuite oubliée, niée, pour ne pas entraîner de vengeances.

Guy Duplat, à Avignon

→ "Sans tambour" jusqu'au 13 juillet et "Iphigénie", jusqu'au 13 juillet. Festival d'Avignon, jusqu'au 26 juillet.



ON A VU À AVIGNON

"Sans tambour", la passion à l'épreuve de la petite musique de l'amour

Olga Bibiloni

Elle rêve de poèmes même écrits sur des tickets de métro. Lui rétorque siphon bouché, déclaration de revenus, révision de la Renault Scénic, etc. Un couple en bout de course. Alors clac, elle le plaque. Sauf qu'une poussée de passion les rabiboche. Sauf que là, c'est lui qui tourne la page, soupçonnant une infidélité. Qui n'est sans doute que prétexte, même si un chevalier-chanteur se cache dans la douche de leur maisonnée qu'ils mettent à sac méticuleusement, métaphore de leur relation amoureuse...

C'est avec cette longue scène proprement hilarante que *Sans tambour* prend corps et sens : donné à Avignon au Cloître des Carmes, ce spectacle associe la mise en scène de Samuel Achache et la direction musicale de Florent Hubert. Il est ici question de sentiments en perdition, qui conduiront nos héros dans une clinique où l'on "désapprend" le désir, à la manière d'un *reset* informatique. Et où sorte de test, elle se confrontera avec un écrivain en cure à une relecture ratée de *Tristan et Iseut*, texte mythique de l'amour médiéval.

La grande originalité de *Sans tambour* tient dans la présence sur scène de musiciens classiques et

d'une cantatrice qui participent sans cesse à l'action et surtout, à sa construction basée sur des lieder, suite de scénettes sonores à plusieurs voix qui construisent une grande fresque dans un monde de décombres.

Enjoué, facétieux, le duo Achache / Hubert mène sa barque avec une franchise bienvenue, développe une inventivité débordante, pour ce qui figurera assurément parmi les sommets visuels et ludiques du Festival. Dans cet exercice rafraîchissant, il peut s'appuyer sur une belle bande d'acteurs, Sarah Le Picard en Madame Bovary de banlieue, le volubile Léo-Antonin Lutinié et surtout l'incroyable Lionel Dray, aussi drôlatique en paroles qu'en mimiques.

Les 11, 12 et 13 juillet (22h) au Cloître des Carmes, Avignon 04 90 14 14 14 ■



Drôle de cabaret azimuthé !

Sophie BAURET

Un décor foutraque, des musiciens canailles, des comédiens facétieux, des partitions déconstruites et une maison qui s'écroule... C'est avec toutes ces clés que Samuel Achache compose la partition réjouissante de *Sans tambour*.

Un effondrement intime, une perte de désir, traité comme un drôle de cabaret azimuthé !

Mille et une cocasseries

Une scène de ménage, une rupture annoncée, une rencontre amoureuse, un résumé de Tristan et Yseult... les situations sont concrètes ou pas, le quotidien est présent ou pas, les scènes de la vie conjugale sont chantées ou pas, les lieder de Schuman sont déstructurés ou pas... Ça fourmille et pétille de mille et une cocasseries, les arrêts sur image, les ralentis, les rewind, les disques rayés, jusqu'aux orgasmes rythmiquement solfiés et simulés, tout y est !

L'humeur est tendrement nostalgique, poétique ou profondément drolatique.

Des interprètes remarquables

Sans tambour est une véritable cocasserie servie par des interprètes remarquables, qui nous parle d'amour même si tout est fait pour

l'oublier. Entre franche rigolade et subtil second degré, Samuel Achache ne lâche pas sa partition et prend le "lied" au pied de la note pour la plus grande joie d'un public campé sur ses deux pieds !

Sans tambour de Samuel Achache, au cloître des Carmes, place des Carmes. Jusqu'au 13 juillet à 22 heures. Relâche le 10 juillet. Durée : 1 h 40. Résa : 04. 90. 14. 14. 14.



Sans tambour de Samuel Achache : une perte de désir, traité comme un drôle de cabaret azimuthé ! Photo Christophe Raynaud DE LAGE

■



« Musique et théâtre se répondent et avancent ensemble »

Samuel Achache et sa compagnie La Sourde investissent le cloître des Carmes avec *Sans Tambour* et quelques lieder de Schumann. Rencontre avec un artiste qui mêle à merveille musique et théâtre.

Propos recueillis par Sophie BAURET

Comment avez-vous rencontré la musique et le théâtre ?

« Il y a toujours eu une place pour la musique dans ma vie, j'en ai fait quand j'étais petit, puis j'ai fait le choix du théâtre, puis je suis revenu à la musique sans jamais l'avoir vraiment quittée. Si je suis devenu metteur en scène, c'est grâce à la musique ! »

Est-ce qu'on peut dire que votre geste artistique est proche de Claude Marthaler ?

« Claude Marthaler fait partie des artistes qui ont beaucoup compté pour moi, dans le rapport à la musique, au jeu. Je ne fais pas la même chose mais je me sens proche de lui.

Dans ce que je fais, les musiciens et les acteurs travaillent dans le même mouvement, il n'y a pas un orchestre qui vient accompagner des acteurs. Musique et théâtre se répondent et avancent ensemble. »

Quelle est la couleur de votre création *Sans Tambour* ?

« C'est une sorte de plongée dans ce qui peut être un désastre intime, un effondrement. Il y a toujours la question de la mélancolie qui est très constitutive de mes spectacles. Comment on fait se frotter la question du tragique avec le

burlesque pour ouvrir des espaces qui vont toucher chacun.

C'est une histoire d'aujourd'hui, des gens d'aujourd'hui ont fait s'effondrer quelque chose. On repasse par l'histoire de Tristan et Yseult qui est convoquée dans le spectacle. Il y a aussi une opération, un disque rayé, un mur qui s'effondre et une douche dans laquelle on disparaît... »

Que trouve-t-on sur votre platine ?

« Ça dépend, je n'écoute pas de musique en ce moment, pas quand je fais autre chose. Sinon j'écoute beaucoup de jazz, peu de variété. Mais le jazz c'est très large, ça m'a ouvert à beaucoup de musiques, baroque, classique, symphonique, brésilienne... »

Qu'est-ce qui pousse un musicien à nommer sa compagnie La Sourde ?

« Ça vient du spectacle *La Sourde* que nous avions imaginé l'an dernier avec Florent Hubert. C'est une référence à la 3^{ème} symphonie de Beethoven, première symphonie qu'il écrit après avoir renoncé à se suicider alors qu'il devenait petit à petit sourd.

Cette symphonie *Héroïque*, c'est le chemin d'un homme qui veut combattre. On parlait de l'endroit où l'on entend avec une dramaturgie de la surdité, une audition qui fluctue, mais ce spectacle n'a jamais eu lieu,

d'où le nom de la compagnie ! »

Quel est le son d'Avignon ?

« C'est beaucoup de bruit, je suis très content d'arriver et d'en repartir. J'y suis bien quand j'y présente quelque chose.

La première fois, j'avais joué *Thyeste* par Sébastien Davis, on faisait des parades tous les jours. En 2011 je jouais avec Vincent Macaigne, on répétait la nuit ! J'ai une image ou une couleur plutôt joyeuse d'Avignon. »

Sans tambour de Samuel Achache, au cloître des Carmes. Jusqu'au 13 juillet à 22 heures. Durée : 1 h 40. Résa : 04. 90. 14. 14. 14.



« Si je suis devenu metteur en scène, c'est grâce à la musique ! » confie Samuel Achache. Photo Jean-Louis FERNANDEZ



SEPARATI DA LINEE DI GESTI E SUONI SPEZZATI

Spoletto/Avignone

Spoletto si risveglia, nei giorni del festival, sotto un cielo di un azzurro smagliante, attraversato dalle gioiose grida delle rondini, e fin dalle 10 del mattino si incontrano acrobati, musicisti, attori e *performer* tra antichi chiostrì, sale teatrali, chiese sconsecrate e fascinosamente cadenti. Questo vuol dire, quindi, che a ridestarsi è soprattutto la manifestazione umbra, sotto la nuova ed energica direzione di Monique Veaute alla quale va il merito di aver composto un cartellone con nomi prestigiosi della scena internazionale ma anche con artisti tutti da scoprire.

Tra queste nuove proposte davvero sorprendente è lo spettacolo *Sans tambour* del francese Samuel Achache, nel quale si mescolano con sapienza infinita, elementi diversi. A partire dalla musica e da alcuni *Lieder* di Schumann, eseguiti però da una formazione anomala, con regolare soprano ma con un'inusuale fisarmonica, spezzettati, rimescolati, rallentati come in un disco rotto, in una continua punteggiatura di quanto accade o si dice in scena. Nello stesso modo in cui si fa deflagrare intenzionalmente la linea intimistica e romantica di quei canti, cominciano a cadere in pezzi anche le stanze della casa che osserviamo, mentre cede, contemporaneamente, il rapporto tra i due

abitanti di quel perimetro, un uomo e una donna sul punto di separarsi. Lo spettacolo suggerisce per vie traverse, quanta potenza ci sia nel sentimento ma quanto sia difficile sostenere una linea continua ed armoniosa, così come accade a quelle partiture sonore continuamente fratturate. Tutto questo, però, senza cedere a nessun patetismo.

Gli attori e i musicisti, formidabili per misura ed essenzialità, sembrano a volte tenere e smarrite figurine di una striscia a fumetti. Così un attore sprofonda nelle sue lacrime ed emerge boccheggiando dall'interno di un inservibile pianoforte, e Tristano e Isotta, dei quali si racconta la drammatica vicenda passionale, finiscono a far l'amore nudi sotto la doccia. Del resto la biografia del creatore di questa composita fantasia scenica ci rivela una solida formazione accademica ma sempre a contatto con altre forme di espressività, arrivando poi a fare coppia con Jeanne Candel (presente anche lei a Spoleto con un suo lavoro) per un *Didon et Énée* di Purcell. Si può ricucire una linea melodica o affettiva più volte lacerata? In quel cumulo di dissonanze e di macerie una sottile speranza sembra comunque resistere.

— Antonio Audino

© RIPRODUZIONE RISERVATA

Sans tambour

Samuel Achache

Spoletto,
Festival dei Due Mondi
Avignone,
Festival di Avignone,
Fino al 13 luglio



CRITIQUES

SANS TAMBOUR

Avant les trompettes avignonnaises, Samuel Achache présentait *Sans tambour*, sa nouvelle création au Théâtre National de Nice. Un spectacle à fendre le cœur.

Il est des instants de théâtre, rares et donc d'autant plus précieux, qui nous font entrevoir le temps qu'ils durent comme cet art est peut-être plus que tous les autres, l'œuvre du vivant. Dès son ouverture, la nouvelle création de Samuel Achache fait partie de ceux-là. Sur le plateau, une maison éventrée s'impose à nos yeux comme le symbole d'une vie qui passe et détruit tout sur son passage, quand viennent l'habiter des musiciens jouant les morceaux d'un vieux vinyle fatigué. Le metteur en scène fait ainsi s'affronter devant nos yeux en une image limpide, la violente propension du temps à tout annihiler et face à elle, la vaine volonté des hommes de s'en défaire. Car c'est ici malgré elle ce que finit par représenter cette petite galette noire : la folie des hommes, dans un monde fini et périssable, d'avoir voulu rendre l'art – et avec lui nos sentiments – reproductible à l'envi. Si aujourd'hui nous connaissons les limites de ce désir mégalo et l'inévitable du « hic et nunc » de l'œuvre, le reste de la pièce en est une démonstration implacable adressée à ceux qui doutent. Pendant les presque deux heures que dure le spectacle, ce sont des Hommes qui

se débattent face à l'ici et au maintenant qui se donnent à nous. Des Hommes qui « construisent leur histoire », puis détruisent pour combler de gravats l'insoutenable du vide laissé par le vécu quand il n'est plus. Au milieu d'eux, plus beaux encore que ceux qui s'agitent sous les débris de leurs vies, d'autres qui errent, le regard hébété se demandant « si elle a froid, là où elle est ». Une question simple, qui en quelques mots résume à elle seule toute la beauté de ce que nous sommes, des êtres qui malgré tout – la violence qui tue et la bêtise qui nous fait regarder ailleurs – sont incapables de vivre l'absence. « Je ne suis pas sûr de pouvoir m'en remettre », nous dit un personnage. « Moi non plus », lui répond un autre. « Nous non plus », sommes-nous tentés de murmurer, prostrés sur notre petit fauteuil rouge de théâtre, où l'espace d'un instant le monde entier s'est installé à nos côtés.

JEAN-CHRISTOPHE BRIANCHOPÉ

texte collectif mise en scène Samuel Achache avec Samuel Achache, Gulrim Choi, Lionel Dray, Anne-Lise Heimburger, Antonin-Trí Hoang... à voir au Festival d'Avignon



Samuel Achache Schumann par la bande

A partir de lieder du compositeur allemand, Samuel Achache orchestre dans *Sans tambour*, donné au Cloître des Carmes, une variation organique, entre théâtre et musique, sur l'effondrement intime.

Sans tambour



Après, entre autres, Monteverdi et Purcell, vous vous inspirez, dans *Sans tambour*, de lieder composés par Robert Schumann. Qu'est-ce qui vous a conduit jusqu'à eux ?

Samuel Achache : Dans *La Chute de la maison*, que nous avons créé en 2017 avec Jeanne Candel dans le cadre du dispositif Talents Adami Paroles d'acteurs, nous nous inspirions déjà de lieder de Schumann en compagnie de très jeunes comédiennes et comédiens. Or, j'ai rapidement senti, après ce projet, que j'avais encore des choses à découvrir, que je pouvais continuer à fouiller dans ce matériau. J'ai donc souhaité m'y replonger de façon différente. Cette musique romantique est beaucoup plus complexe, tordue et torturée que celle de Schubert, par exemple, et cela se ressent harmoniquement, structurellement. Contrairement à celles de Monteverdi et Purcell, qui ont, je dirais, besoin de leurs interprètes pour exister, qui sont beaucoup plus ouvertes en fonction de l'orchestre et de l'orchestration, cette musique, avec ses choix déjà écrits,

n'a pas besoin de nous, se suffit amplement à elle-même et n'est, il faut l'avouer, pas théâtrale du tout.

Comment faites-vous, alors, pour vous l'approprier ?

Si nous voulons la mettre au plateau et en faire quelque chose, nous sommes tout de suite obligés de la déplacer, de nous en emparer, de nous défaire d'un respect, parfois mal placé, à son égard, et de faire des essais pour tenter de "l'ouvrir". Ce spectacle se construit à partir de Schumann, mais aussi en le quittant. Au fil des arrangements que nous avons réalisés pour correspondre à notre orchestre, nous nous sommes d'ailleurs mis à composer à partir de ces lieder, à les utiliser comme des outils de composition pour écrire de la musique. Pour certains morceaux, il s'agit de prolongements ; pour d'autres, de réflexions à partir de textes et d'improvisations au plateau. Tout se construit véritablement au gré d'allers-retours entre théâtre et musique, de façon très organique, mais aussi avec les actrices et acteurs du spectacle qui apportent, chacune et chacun, leur écriture, leurs formes

de théâtre bien spécifiques, et leurs esthétiques très singulières.

Est-ce par ce biais que vous êtes parvenu à la thématique de l'effondrement que l'on pourrait relier à une certaine actualité ?

L'effondrement que nous scrutons n'est ni sociétal, ni écologique, mais relève de l'intime, tout comme les lieder de Schumann. Dans *Sans tambour*, nous regardons des gens qui font s'effondrer une maison au moment où ils essaient de se défaire l'un de l'autre, comme si, alors que le couple s'effondrait, la maison s'effondrait avec lui. Il ne s'agit pas d'une tentative de reconstruction de cet habitat, mais bien de voir comment l'un et l'autre peuvent vivre dans, et avec, cet environnement qui se délite.

Propos recueillis par
Vincent Bouquet

■ *Sans tambour*, mise en scène Samuel Achache. Festival d'Avignon, Cloître des Carmes, Place des Carmes, Avignon, 04 90 14 14 14, du 7 au 13/07, relâche le 10/07, à 22h

08 juillet 2022

/ critique / Sans tambour, en puissance



Créé début juin au Théâtre national de Nice, *Sans tambour* de Samuel Achache et de sa compagnie La Sourde investit le Cloître des Carmes. Ce spectacle musical nous baladant à travers les registres musicaux travaille avec une liberté stimulante le motif de la fin d'une relation et de la réinvention d'autres.

En 2017, le collectif La vie brève, emmené par le duo composé par Samuel Achache et Jeanne Candel, montait [La Chute de la maison](#). Cette forme entre théâtre et opéra fidèle par son côté saute-frontières au travail de la compagnie puisait à loisir dans la nouvelle d'Edgar Allan Poe (*La Chute de la maison Usher*), des lieder de Robert Schumann et des morceaux de Franz Schubert. Si c'est une autre maison qui s'effondre dans *Sans tambour*, maison aussi réelle que métaphorique, **le tempérament romantique, la musique et notamment les lieder de Robert Schumann irriguent tout le spectacle**. Sur le plateau du Cloître des Carmes, le public découvre un étrange logis : avec côté jardin un (faux) piano droit suspendu, quelques bancs et chaises disposés de-ci, de-là sur la scène, cette habitation aux murs décrépis et au papier peint délavé est en partie ouverte à tous vents, en partie masquée à nos regards par des bâches ou des murs.

Ce logement en chantier est – nous le verrons rapidement – promis à la démolition. Tous les protagonistes et interprètes du spectacle, musiciens comme comédiens, s'acquitteront avec vigueur de cette tâche. Mais si la destruction de la maison constitue l'un des fils du spectacle, émaillant plusieurs scènes pour atteindre une mise à nu maximale de son squelette, elle n'est que l'une des formes racontant un unique démontage dans *Sans tambour*. Car qu'il s'agisse des actions des personnages, du travail de composition musicale et d'arrangements ou du

08 juillet 2022

récit, tout ne nous raconte qu'un seul et même mouvement : l'évidage et la destruction en règle d'un espace, sa distorsion et transformation pour, qui sait, en inventer un autre, plus vivable.

Après un prologue aussi cocasse que programmatique (réunissant les musiciens et le comédien et chanteur **Léo-Antonin Lutinier**) en ce que le jeu de ce dernier et l'interprétation musicale signalent l'intrication étroite entre les variations et altérations des corps, des actions et de la musique, nous entrons dans le récit. Soit, après un abattage de premiers murs, un couple dans une cuisine. Là, une femme annonce à son compagnon souhaiter mettre un terme à leur relation et lui se regimbe, refusant cette décision. À partir de cette situation se déploie une succession de séquences. **Certaines sont – c'est le jeu d'une telle écriture fragmentaire – plus intéressantes que d'autres.** Tandis que quelques-unes se révèlent assez faibles par leur ressassement de considérations prosaïques, d'autres offrent des échappées poétiques, voire lyriques, puissantes.

Il n'y a rien – comme toujours chez Samuel Achache – d'un réalisme, l'univers comme les costumes (citons le jogging et les chaussures d'un siècle d'antan porté par l'homme interprété par **Lionel Dray**), les actions comme les paroles et la musique participant d'un pas de côté et d'un imaginaire sensible. Assez rapidement, l'on s'éloigne des considérations triviales de ce couple pour embrasser la question de la fin (du désir, de l'amour, d'un moment de la vie) de manière plus large. **Accompagnés, soutenus, enrichis par la présence des musiciens et des chanteuses – qui se font volontiers acteurs –, les fragments dessinent par touche la nécessaire transformation à l'œuvre dans ce type d'expériences. Quant à la forme du lied, elle résonne avec la structure même du spectacle.** Il y a ces personnages participant à un stage pour se libérer de l'amour ; il y a le récit ramassé, condensé, de Tristan et Yseult ; il y a des échappées burlesques telle la tentative de Léo-Antonin Lutinier d'atteindre le piano suspendu ; il y a cette opération aussi drôle qu'émouvante à cerveau ouvert pour se faire retirer l'amour, etc.

Il y a, aussi, ce que l'on perçoit d'un travail collectif, et d'une équipe ayant une connaissance intime d'elle-même (la grande majorité des artistes ayant déjà travaillé ensemble). **Cette intelligence nourrit de manière fertile la construction des séquences comme des personnages** (**Sarah Le Picard** incarnant une femme déterminée dont le franc-parler n'oblitére pas les tâtonnements, **Lionel Dray** un homme lunaire et un brin tourmenté, **Léo-Antonin Lutinier** un homme fantasque capable d'envolées lyriques). Idem pour le travail de création musicale mené par **Florent Hubert** : interprété avec virtuosité par les musiciens et les chanteuses l'ensemble explore les genres et les possibles de la réinterprétation, des sonorités contemporaines ou jazzy, à d'autres évoquant des fanfares foraines.

À l'image de son intitulé reprenant en la tronquant l'expression « sans tambour ni trompettes » (qui à l'origine désigne les retraites silencieuses suite à des batailles perdues), la création d'Achache explore bien « en toute discrétion » la question de ce qui reste, ce qui subsiste dans les corps, les cœurs, les mémoires après une séparation. Comme le dit le metteur en scène dans le programme de salle du festival : « *Quand un espace ou une histoire n'existent plus, tout ce qu'il en reste c'est son souvenir.* » Cette question de la réminiscence est passionnante au théâtre, art dont la mémoire se transmet par celles et ceux ayant assisté ou participé à un spectacle. Et gageons que la représentation de ce 7 juillet restera fortement ancrée dans les souvenirs du public comme des équipes du spectacle : outre un mistral obligeant parfois les acteurs à forcer la voix, outre des bourrasques tentant à tout moment de déplacer pupitre,

08 juillet 2022

piano de carton ou gravats, la représentation fut interrompue quelques minutes en raison d'un malaise.

Lorsque celle-ci reprit, elle se révéla chargée d'une puissance inattendue. Comme si le jeu parfois indécis ou fragile de certains comédiens lié à la première, comme si l'aspect flottant de certaines séquences avaient été balayés par cette suspension inattendue. **Tous également investis d'une juste présence, les interprètes livrèrent une « seconde partie » de spectacle saisissante, où s'est déployé avec une mélancolie teintée d'humour la question de la reconstruction.** Car si il y a bien destruction dans *Sans tambour*, il chemine avec ce motif celui de la réparation et de la réinvention. D'un autre monde, où subsistera des éléments ayant fondé le précédent – à l'image de la structure finale à nu de la maison – mais où les circulations et les ouvertures y seront plus grandes, prêtes à accueillir d'autres récits...

Caroline Châtelet – www.sceneweb.fr

Sans tambour

de Samuel Achache, d'après les Liederkreis Op.39 de Robert Schumann

Mise en scène Samuel Achache

Direction musicale Florent Hubert

Avec Samuel Achache, Gulrim Choi, Lionel Dray, Anne-Lise Heimburger, Antonin Tri Hoang, Florent Hubert, Sébastien Innocenti, Arthur Igual, Sarah Le Picard, Léo-Antonin Lutinier, Agathe Peyrat, Eve Risser

Scénographie Lisa Navarro

Costumes Pauline Kieffer

Lumières César Godefroy

Production Centre International de Créations Théâtrales

Coproduction La Sourde, Théâtre de Caen, Théâtre de Lorient – CDN, Les Théâtres de la Ville du Luxembourg, Le Quartz – Scène nationale de Brest, Le Parvis – Scène nationale Tarbes Pyrénées, Théâtre National de Nice, Espace Culturel Robert Doisneau à Meudon, Moulin du Roc – Scène nationale de Niort, Atelier Lyrique de Tourcoing, Les Théâtres de la Ville du Luxembourg, le Quartz Scène nationale de Brest

Durée : 1h40

*Festival d'Avignon 2022, Cloître des Carmes
du 7 au 13 juillet*

*Centre d'art et de culture, Meudon (Meudon)
le 9 novembre*

*Théâtre + Cinéma Scène nationale Grand Narbonne
le 16 novembre*

*Théâtre Gérard Philipe, Centre dramatique national de Saint-Denis, dans le cadre du
Festival d'Automne à Paris
du 1er au 5 décembre, puis du 7 au 11 décembre*

*Théâtre de la Manufacture / Opéra national de Lorraine, Nancy
du 10 au 12 janvier 2023*

Amour qui jamais ne revient Sans tambour



Samuel Achache, artisan de la phrase musicale et théâtrale et orfèvre de leur entremêlement poétique, dévoile, avec « Sans tambour », un spectacle d'une grande pudeur sur le désespoir amoureux, dans lequel le romantisme, parfois à la limite du mièvre, quitte ses habits de naphtaline pour toucher au cœur.

Deuxième création de la compagnie La Sourde que dirige Samuel Achache – mais bien plus, en réalité, pour le metteur en scène, en solo ou anciennement en duo avec Jeanne Candell, avec qui il aura brièvement partagé la direction du Théâtre de l'Aquarium. Tous deux, avec leurs accointances et leurs différences, ont développé un style unique dans le paysage français – notamment, du côté de Samuel Achache, une curiosité presque anatomique pour l'intérieur du corps humain. « Sans tambour » ne déroge pas à la règle : quand l'un rechigne à se faire triturer les méninges (le gaguesque Léo-Antonin Lutinier, toujours aussi euphorisant), l'autre (le lunaire Lionel Dray) extrait son cœur de sa poche, le poing levé. Tous deux sont les prisonniers d'une maison qui part peu à peu en lambeaux (magistrale scénographie de Lisa Navarro), miroir de l'amour qui les quitte, sous la figure multiple de Sarah Le Picard : qui veut réparer doit laisser le passé s'effondrer. Au début, une séparation, dont l'aspect discrètement autobiographique est un prétexte pour s'engouffrer dans un limbe magique, où le rêve de guérison côtoie les afflux de désespoir : les musiciens, compagnons à toute épreuve d'Achache, accompagnent ainsi les étapes du deuil amoureux en détournant avec brio les *lieder* de Schumann. Le voyage, kaléidoscopique à souhait, est un amoncellement de fragments à mi-chemin entre le burlesque et le romantique – créneau de spécialité du metteur en scène : il compose un subtil tableau sur l'effondrement personnel, désengorgeant les larmes avec une maîtrise chirurgicale.

09 juillet 2022

Domage que le romantisme de Samuel Achache verse quelquefois dans le premier degré : si la fiction-cadre autour de la séparation, presque aussi essoufflée que ses personnages, avait le mérite de lancer le moteur de la rêverie, les tirades de Léo-Antonin Lutinier et de Sarah Le Picard, quant à elles, égarent un peu le spectacle dans un étrange retour aux mécaniques du vieux théâtre. Il faut bien dire que le metteur en scène excelle plus dans le palimpseste musical (Schumann) voire théâtral (« Tristan et Yseult »), qui a l'avantage de dérouter le spectateur, que dans l'aplat romantique : au diable la grande travée déclamatoire quand brille la petite lucarne, poétique et fragmentaire... Les plus belles idées, dont la connotation fantastique a l'élégance de rester à la lisière du narratif, surgissent et disparaissent ainsi en quelques instants seulement (le piano de larmes où les souvenirs se noient ; le cerveau dont on extrait la chanson d'amour) : la dramaturgie d'Achache, affinée depuis une dizaine d'années au gré de la musique classique, arrive alors à bâtir sa cohérence par-delà toute linéarité. À terme, le goût du rire et des larmes mêlées laisse alors un souvenir de mélancolie qui flirte avec le désespoir. Le cœur d'un protagoniste, encore une fois brandi aux yeux du monde, a l'air bien factice dans la maison en ruines : il gueule qu'il retrouve la santé mais vacille tel un fou, comme s'il s'enlisait au contraire dans un plus grand malheur... Et la référence à « Tristan et Yseult » d'enfoncer le clou : au fond, le spectacle lui-même est une émouvante fenêtre sur l'effondrement, et la maison n'est qu'une partie névralgique du labyrinthe.

Auteur : Victor Inisan

Source : <https://www.iogazette.fr/critiques/focus/2022/amour-qui-jamais-ne-revient/>

Sans tambour, de la musique (et) des sentiments



Avec *Sans tambour*, Samuel Achache explore la désintégration des sentiments dans un objet scénique singulier, alchimie entre texte et musique aux confins de l'absurde et de la mélancolie. Une écriture collective magistrale où rire et émotion se confondent.

Les affinités de Samuel Achache avec la musique ne sont pas nouvelles – depuis 2013, avec *Le crocodile trompeur / Didon et Enée*, adaptation de l'opéra de Purcell mis en scène avec Jeanne Candel, il développe une écriture au carrefour des notes et des mots. Pour *Sans tambour*, il est parti des lieder de Schumann, et de ce caractère d'instantanés lyriques que le Romantisme affectionnait pour plonger dans les paradoxes du cœur au fil d'une mosaïque narrative. L'entrée en scène de Leo-Antonin Lutinier donne le ton de la soirée : il mime l'insertion d'un 45 tours des *Liederkreis op.39* dans un tourne-disque, et la modulation du son, tandis que, au gré de cette gestuelle, la soprano Agathe Peyrat chante, accompagnée par le quintette bigarré de musiciens-comédiens – saxophone, flûte, clarinette, violoncelle et accordéon – emmené par Florent Hubert. Mais les anamorphoses de la musique ne tardent pas et contaminent les relations d'un couple au bord de la rupture – l'obstination fébrile de Sarah Le Picard et la rudesse désespérée de Lionel Dray, et vice-versa, forment un duo irrésistible. Sur ce thème surexploité, les oscillations du texte entre le trivial et le métaphysique sont redoublées par le jeu instrumental, au moment même où la violence contenue fait exploser les plâtres de la maison côté cour.

Le comique involontaire du tragique

Car l'écriture théâtrale de *Sans tambour* est aussi musicale. Plus qu'une imitation rythmique du flot de paroles, les improvisations épousent la mélodie intime de la déclamation, faisant affleurer le comique involontaire du tragique. La succession de saynètes toutes aussi savoureuses les unes que les autres – l'arrivée du nouveau pensionnaire à la maison de repos

10 juillet 2022

et ses péripéties cocasses, la collusion du récit des amours de Tristan et Yseult avec l'adultère invisible du mari, ou encore la trépanation pour soigner la mal de vivre – revisitent avec une poésie et une verve fécondes le répertoire des dérèglements burlesques dans une partition où les mots sont des notes comme les autres, et réciproquement. Réduit à des bribes, voire à quelques arpèges sur piano préparé, le fond schumanien s'intègre dans un vocabulaire théâtral dont il constitue l'un des leitmotiv. Si la lutte de la flamèche sur cuiller de Lionel Dray contre le mistral dans la cour du Cloître ou la lance télescopique vers le public comptent parmi de piquants moments de tréteaux, la composition de la scène finale autour du douloureux dixième lied des *Dichterliebe op. 48, Hör' ich das Liedchen klingen*, balaie une variété de registres, jusqu'à une conclusion chorale a capella toute en douceur, avec une musicalité qui récapitule toute la sève de *Sans tambour*. Une création en inventivité majeure !

Auteur : Gilles Charlassier

Source : <https://www.journal-laterrasse.fr/sans-tambour-de-la-musique-et-des-sentiments/>

10 juillet 2022

Table rase pour cœur neuf



Au TNN, avant de s'installer au cloître des Carmes à Avignon, Samuel Achache fait chanter les marteaux, dérailler les cœurs et s'effondrer, en rythme, murs et cloisons de la maison Amour. Face aux désastres de la rupture, il imagine une œuvre kaléidoscopique, folle et complètement barrée, qui conjugue avec une belle inventivité musique et théâtre.

Au cœur de Nice, dans les Franciscains, flambant neuf, **Samuel Achache** joue les démolisseurs, s'amuse, tel un enfant espiègle, un brin mélancolique, à tout détruire, ne rien laisser derrière lui de son ancienne vie. Homme neuf, s'appuyant sur les *Lieder* de Schumann, il revisite à travers une série de tableaux les déboires d'un couple usé par le quotidien et dont la séparation semble inévitable.

10 juillet 2022

Musique à chœur



Au centre du plateau, une bien étrange maison fait face au public. Difficile de dire du premier regard, si elle n'a jamais été finie ou si elle est au bord de l'effondrement. Les cloisons tiennent par miracle, tout a un air de guingois. Des pas lointains rompent le silence. De l'arrière de la salle, un homme (inénarrable **Léo-Antonin Lutinier**) entre en scène. Attifé à la décrochez-moi-ça, cheveux hirsutes, l'air triste, il semble perdu dans ses pensées. La musique adoucissant les mœurs, calmant les nerfs et invitant aux voyages immobiles, à l'évasion du quotidien, il met un 45 tours dans un tourne-disque imaginaire. Crépitement, déraillement de la piste, sons en boucle et bande-son lue à l'envers, sont joués en direct par une troupe de quatre musiciens et une chanteuse (divine **Agathe Peyrat**). L'effet est épatant. Décalant le propos, jouant sur les contrastes, les sombres réflexions de l'homme se muent en folle sarabande, en images d'Épinal cocasses, légèrement surannées mais terriblement drôles.

Couple à la peine



Dans une cuisine en ruine, un couple entame un dialogue de sourd. Lui (épatant **Lionel Dray**) fait la vaisselle. Très pragmatique, il refuse d'entendre les énièmes plaintes de sa tendre moitié (détonante **Sarah Le Picard**). Elle n'en peut plus de sa nonchalance, elle rêve d'un grand amour, d'une passion qui ravage tout, brûle l'âme et le cœur. Au bord de l'implosion, mais incapable d'en finir avec cette situation délétère, le couple s'enfonce un peu plus vers un inéluctable désastre, un effondrement mais non sans humour, sans un soupçon irrésistible d'absurdité.

10 juillet 2022

Un kaléidoscope émotionnel

Écriture libre, décousue, joliment à côté de la plaque, **Samuel Achache** invite au plus près de ses ressentis, de ses émotions, de ses propres peurs et angoisses sur l'amour. Il invite au plateau les figures légendaires de Tristan et Iseult, amants éternels, pour mieux en dénoncer une sorte de supercherie romanesque, digne d'un conte mais certes pas de la vraie vie. Naviguant dans un univers onirique en permanence rattrapé par la réalité, le metteur en scène tisse avec presque rien, des murs en pièces, des cœurs abimés, des douleurs arrachées au forceps, une fable contemporaine, insensée et humaine.

Pièce passionnément de travers

Entremêlant joyeusement musique de Schubert revisitée, jeux faussement décalés et histoire(s) à tiroirs, **Samuel Achache** et sa joyeuse bande – **Gulrim Choï, Lionel Dray, Antonin-Tri Hoang, Florent Hubert, Sébastien Innocenti, Sarah Le Picard, Léo-Antonin Lutinier, Agathe Peyrat** et **Ève Risser** – invitent à un joyeux bordel, du grand n'importe quoi mais fait avec style. Tout est foutraque dans *Sans Tambour*, mais c'est ce qui en fait sa beauté, sa force, sa singularité. En disant au revoir à son cher amour, détruisant les dernières fondations de cette passion devenue impossible, l'artiste renaît plus lumineux que jamais, gonflé d'espoir et de désir. Magique !

Auteur : Olivier Frégaville-Gratian d'Amore – Envoyé spécial à Nice

Source : <https://www.loeildolivier.fr/2022/06/table-rase-pour-coeur-neuf/>

11 juillet 2022

Review: AVIGNON THEATRE FESTIVAL Presents SANS TAMBOUR By SAMUEL ACHACHE



One possible translation of the city name "Avignon" would be "The Windy City." Avignon earned this name through an aggressive wind tunnel that begins in the Alps, shoots along the Rhone valley, and ends in the Mediterranean. The locals have named this weather event "le Mistral." In my previous Avignon experience, the Mistral has made limited cameo appearances. However, for the opening performance of Samuel Achache's *Sans Tambour* at the Festival d'Avignon's Cloître des Carmes, it became a leading player and watching the cast masterfully steer its way around this scene stealing diva became a foundational element to the evening's performance.

The program for *Sans Tambour* contains two biographies, that of director Samuel Achache and that of composer [Robert Schumann](#). Schumann was a composer of Germany's Romantic era and is best known for his "lieds", short works for piano and voice. However, if you're looking for a straightforward Schumann song cycle, you're going to want to look further afield. According to an interview with director Achache, "The first pieces that our company staged came from a musical narrative, like an opera. (...) Today, we went further, in an attempt to find principles of musical writing which are intrinsically linked to dramatic action."

The audience enters in on scenographer Lisa Navarro's two-story set. This design features a large semi-opaque tarp, which connects the second and first floor, as if concealing a room for renovation. For the opening performance, this tarp battered back and forth like a sail, threatening to overturn the small bistro chairs that appeared to weigh it down. A team of musicians then enters the stage, under the musical direction of Florent Hubert. These musicians include Hubert on the saxophone and clarinet, Gulrin Choï on the cello, Antonin-Tri Hoang on the clarinet and alto saxophone, Sebastien Innocenti on the accordion, Eve Risser on the piano and flute, and singer Agathe Peyrat.

11 juillet 2022

Actor Léo-Antonin Lutinier joins the musicians on stage. He takes out a small record and mimes putting it on a turntable. With Lutinier, and expert precision, the performers play out the experience of enjoying this lied first forwards then backwards, and both fast and slow. Following this prologue a couple, Sarah le Picard and Lionel Dray, make their dramatic entrance, battering out the walls of their florescent-light filled kitchen. They are not getting along. The couple fights, their loud argument cutting above the Mistral tempest to the back row of the Cloître seating. Atmosphere demanded a constant forte, so pianissimo would not do. A more delicate play might not have survived the buffeting.

The plot of *Sans Tambour* revolves around thematic revelation more than dramatic resolution. Achache's link between Romanticism and Surrealism is on frequent display. In one scene Léo-Antonin Lutinier sings in falsetto as the tarp is fastened to his head, as if undergoing brain surgery. A nurse in scrubs instructs him to sing as he drifts in and out of tune and in and out of consciousness. The other actors have their own Romantic burdens. Sarah le Picard sees all of her surroundings as a pathway, or dead end, to love. Her complaints are often underlined with singer Agathe Peyrat's joining in on her monologues, turning her convictions into operatic recitative. Lionel Dray is the resident cynic. "This wind is starting to piss me off!" he grumbled while trying to light his spoon with a match.

The musicians braced against the wind while anticipating minute cues from the actors they accompanied. Le Picard quietly leaned on a hollow set piece, stopping it from being swept away. Lionel Dray stood for some time on a broken piece of furniture, watching the evening's proceedings with rapt attention. Léo-Antonin Lutinier ambled about the production like [Charlie Chaplin](#), executing vaudevillian stunts with a deadpan affect and laser precision, seemingly unaware that he should be bothered by anything. Costumes by Pauline Kieffer have a well-worn and satiric air. César Godefroy's lighting is mostly industrial, only becoming very poetic with the addition of neon during the final destruction of the set. Also, cheers to sound manager Julien Aléonard, stage manager Sarah Jacquemot-Fiumani, and general manager Maël Fabre for keeping it all together, the task couldn't have been easy.

Much like Schumann's lieds, the entire evening consists of pieced together fragments and the more these fragments broke apart, the clearer they became. Punched out walls allow for new sight lines, and set pieces were broken off and neatly laid offstage. In the end, the Styrofoam floating in the air, the plastic wine glasses scuttling along the stage, and pages of books drifting out of the cloister were fragmentary actors playing their role in *Sans Tambour*. That laughter filled the windswept theatre as often as these stage elements, speaks to the determination and perseverance of the performers.

Auteur : Wesley Doucette

Source : <https://www.broadwayworld.com/france/article/Review-AVIGNON-THEATRE-FESTIVAL-Presents-SANS-TAMBOUR-By-SAMUEL-ACHACHE-20220711>

Спектакль «Без барабана» — это смех до слёз на музыку Роберта Шумана



Режиссер Самюэль Ашаш представил на Авиньонском фестивале 2022 года спектакль «Sans Tambour» (Без барабана). © Christophe Raynaud de Lage - Festival d'Avignon

Спектакль «Без барабана» Самюэля Ашаша — музыкальный рассказ о разрушении отношений, планов, личных перспектив и творческих амбиций в сопровождении пяти музыкальных инструментов и гомерического хохота зала. Вместо перкуссий — падение стен дома под ударами невротических персонажей. Постановка по мотивам романтического цикла песен немецкого композитора Роберта Шумана принимается в Авиньоне с восторгом.

На сцене бывшего Монастыря Кармелитов декоратор поставил домик в строительных лесах. Внизу — кухня и салон с пианино, наверху — спальня с душем. Слева от дома, на скамейке — квартет музыкантов. Их лёгкая музыка сопровождает действие, полное иронии или, как говорил сам Шуман, «кричащих диссонансов» жизни. Иногда, для всеобщего удовольствия, виртуозы исполняют отрывки из Шумана задом наперед.

Спектакль «Без барабана» Самюэля Ашаша - Авиньон 2022

Первый диалог происходит на кухне, где еще не закончился ремонт. Мужчина в трениках и хозяйственных перчатках стоит у раковины и моет посуду. Его спутница жизни суетится рядом и внушает ему, что рутина жизни убивает их любовь и её мечты. Для него же мечты невысказанны без оплаченных счетов и при забитом сифоне. Зал сопровождает дуэт хихиканьем. После бурных выяснений отношений сцену занимает мегаломаньяк — неудачник, готовый свести счета со всем миром.

Песни романтика Шумана идеально подходят для камерного исполнения. Смена миниатюр позволяет смягчить значительность романтики лёгкостью этюдов, пародий, номеров в стиле кабаре и цирка. По мере роста напряжения в спектакле сцена загромождается обломками дружно и радостно разрушаемых стен и перегородок. Театральный коллектив La Sourde срывает аплодисменты за аплодисментами.

В ходе пресс-конференции режиссер-постановщик Самюэль Ашаш, объяснил, что отправной точкой для построения спектакля по Шуману стал «образ человека, достроившего наконец дом, но чей последний кирпич разваливает всю конструкцию».

Коллектив не стремился создать бурлеск. Но все песни этого яркого представителя музыкального романтизма говорят о драмах, об отчаянии, о завершении чего-то. «Складывается впечатление, что больше ни что не возможно. Песни говорят о потерянной стране, о ностальгии, о неизвестном. Содержание каждой песни неясно. Мы что-то себе представляем. И эта ностальгия нас трогает», — продолжает режиссер. В ходе работы над материалом артисты смотрели Бастера Китона и другие комедии этой эпохи. Хотя «Без барабана» — уже не первый музыкальный спектакль в стиле бурлеска. Но комичность, по словам Самюэля Ашаша, это «не была главным принципом» в работе или «манифестом». Это — результат коллективных импровизаций на тему, в ходе которых достигается равновесие между трагичным и комичным.

Полтора часовой спектакль в исполнении коллектива La Sourde балансирует на тонкой границе между смехом и слезами, отчаянием и спасением, любовью и ревностью героев пьесы. Трудно определить жанр постановки. А стоит ли?

Спектакль «Без барабана» можно снова [увидеть](#) в ходе турне коллектива по Франции с ноября по апрель.

В 2015 году коллектив Самюэля Ашаша показал в Авиньоне спектакль «Фуга» (Fugue).

Auteur : [Нина Карель](#)

Source :

<https://www.rfi.fr/ru/%D0%BA%D1%83%D0%BB%D1%8C%D1%82%D1%83%D1%80%D0%B0-%D1%81%D1%82%D0%B8%D0%BB%D1%8C-%D0%B6%D0%B8%D0%B7%D0%BD%D0%B8/20220717-%D1%81%D0%BF%D0%B5%D0%BA%D1%82%D0%B0%D0%BA%D0%BB%D1%8C-%D0%B1%D0%B5%D0%B7-%D0%B1%D0%B0%D1%80%D0%B0%D0%B1%D0%B0%D0%BD%D0%B0-%D1%8D%D1%82%D0%BE-%D1%81%D0%BC%D0%B5%D1%85-%D0%B4%D0%BE-%D1%81%D0%BB%D1%91%D0%B7-%D0%BD%D0%B0-%D0%BC%D1%83%D0%B7%D1%8B%D0%BA%D1%83-%D1%80%D0%BE%D0%B1%D0%B5%D1%80%D1%82%D0%B0-%D1%88%D1%83%D0%BC%D0%B0%D0%BD%D0%B0>

Без барабанов, но блестяще- новый опус Самюэля Ашаша в Авиньоне

7-26 июля 2022 – Festival d'Avignon; 1-11 декабря 2022 – Théâtre Gérard Philippe/Festival d'Automne à Paris

«Без барабана»/Sans tambour (часть идиомы «Без труб и барабанов») – завораживающий спектакль Самюэля Ашаша/Samuel Achache и его банды виртуозных певцов-актеров-музыкантов из кампании *la Sourde* (2021), по сути, тот же состав, что присутствовал в труппе *La Vie brève*, которой он руководил в дуэте с Жанной Кандель/Jeanne Candel, а потом они вместе возглавили в 2019 театр Aquarium в Катрушри. Теперь их дуэт распался, каждый идет своей дорогой. Как ни странно, темой новой работы Ашаша стало как раз разрушение Дома, супружеской пары, конца любви как крушения мира. И лейтмотивом, присказка одного из героев, «Мир разрушил нас, мы разрушим мир». Ашаш, уже без Кандель, продолжает работать над тем же экспериментальным жанром, который можно назвать «театр музыки» (не путать с традиционным музыкальным театром), где вся звуковая партитура вступает в новые отношения с драматургией спектакля, а традиционный высокий оперный жанр переосмысливается через абсурдистские бурлескные игры («Крокодил Обманщик» по Перселлу, «Орфео Монтеверди» и др.).



На сцене Cloître des Carmes – двухъярусная конструкция, своего рода разрез дома, сколоченного на скорую руку. Здесь впрочем, мы будем присутствовать при его разрушении — справа субъект в тренировочном костюме начнет спектакль с выбивания стен. Тогда как слева пристроился маленький оркестрик – виолончель, кларнет, аккордеон и саксофон, и дирижер заводит пластинку на воображаемом проигрывателе. Пластинку заело, и в партитуру вступает оперная певица (сопрано Agathe Reugat)— но ее голос начинает спотыкаться, точь-в-точь как заезженная пластинка. Потом в свою очередь расстраиваются инструменты у музыкантов, тогда как над сценой парит подвешенное к колосникам чокнутое пианино из фанеры — в дальнейшем сюжет для гэков и смешных бурлескных трюков.

► 12 juillet 2022

Так задается сдвинутая атмосфера, включающая в себя и мелодии из песенного цикла Роберта Шумана – музыкальной основы спектакля.. Как всегда у Ашаша, основной способ существования на сцене – импровизация, близкая джазовой.



Справа в кухне мужчина упорно разгребает горы грязной посуды. Тогда как сидящая у стола женщина (Сара Ле Пикар/Sarah Le Picard) упрекает его в отсутствии поэтических чувств и романтических взлетов, он возвращает все к проблемам быта -счета, квартплата, засоренная раковина и что там еще, «любовь разбилась о лодку быта». Супружеские разборки варьируются с фрагментами смешных и абсурдных гэков «потерянных людей», с отчаянием празднующих крушение устоев своего мирка и мира. И все окрашено неизменной нежностью авторов к своим героям (и, конечно, героиням) – неудачникам и грустным клоунам.



Феноменальный Лео-Антонен Лютинье/Leo- Antonin Lutinier – трагикомический клоун и контрастенор, он же Тристан -воображаемый идеальный возлюбленный главной героини, который встретит в клинике, где лечат любовные раны (погружая в чан, переполненный собственными слезами) покинутого мужа, который представляется

«Королем неудачников» (О, этот неотразимый абсурдистский юмор актера Лионеля Драя/Lionel Dray). В бурлескную интерпретацию любовного отчаяния во второй части неожиданно включается настоящая лирическая история страсти Тристана и Изольды, но без патетики, как будто это опера Вагнера спущенная с котурнов до нас, сегодняшних. Встречи, невозможность расставания, вырванные на ходу объятия в местах самых не романтических – на лестницах, кухне, в кабинке душа. Вплоть до потрясающей сцены после смерти Тристана, когда вторая Изольда, Белорукая, исполняя свою прощальную арию (все та же Agathe Peugot) в отчаянии войдет прямо в парадном королевском платье под душ, и вода «разденет» ее до полной наготы.



В финале спектакля, условному Тристану, чтобы вырвать любовь, делают операцию лоботомии, но вместо обезболивающего пациенту предлагают своего рода наркоз сознания- исполнение мелодии Шумана, как восхождение к высшей радости и свету. А зрителей оставляя наедине с печалью и разрушенным домом, открытым всем ветрам.

Crédit photo: Christophe Reynaud de Lage

Auteur : Екатерина Богопольская

Source : <https://afficha.info/?p=22585>

14 juillet 2022

Avignon : Les clowneries de Samuel Achache aux Carmes - Toutelaculture



Samuel Achache propose au Festival d'Avignon un spectacle musical à la dramaturgie foutraque autant que burlesque où les mélodies de Schumann accompagnent les clowneries des personnages.

Tout commence par un effondrement : celui d'une maison comme celui d'une musique. Sur scène, l'espace se déconstruit au fur et à mesure des histoires qui s'y déroulent, à l'image des abattements ressentis par les personnages, en accord avec cette musique en apparence parfaite. Les *fins* seront pour les protagonistes des tentatives de débuts, des points de départ pour la construction de nouvelles fictions.

Comment est-il possible de reconstruire musicalement à partir d'un désastre ?

L'art est un défi. Samuel Achache s'est lancé le défi de ne rien dire ou si peu en utilisant le mythe de *Tristan et Isolde*, des mélodies de Schumann et une énorme massue à détruire des murs. On penserait à Christoph Marthaler si l'édifice scénographique se chargeait de nous délivrer une pensée ailleurs que dans l'amour des clowneries. On s'ennuie ferme les premières grimaces passées.

Le beau est supposé, selon Achache, reconstruire après l'anéantissement. Manque la beauté du désir remplacée par le beau dégoulinant de la pulsion infantile. Dommage.

Le 18 juillet 2022

Critique IN - Sans tambour : inventif, drôle et musical

Sur scène, un quatuor entame un lied de Schumann. Mais on sent déjà que le monde ne tourne pas rond, d'ailleurs une scène de ménage éclate, puis les murs volent en éclats, tout s'effondre, le monde s'effondre ! Le spectacle conçu et mis en scène par Samuel Achache traite de ce thème, du naufrage de l'amour, du renversement des valeurs, de la fin des mythes, de l'affaissement de la raison. Tout s'effondre oui... mais en musique ! Et c'est là toute l'originalité de ce spectacle qui de bout en bout est accompagné, rythmé, cadencé par les musiciens, comédiens et chanteurs lyriques de la troupe. Musique et théâtre sont intimement mêlés donc, le piano escorte les dialogues, le chant amplifie les souffrances de l'amour et le saxophone souligne les piteuses du fou, puisqu'il y a aussi beaucoup d'humour. On comprend que tout est vibration, de l'atome à l'amour, la musique en est la manifestation ultime qui nous relie à tout et à tous. Alors, certes le monde s'effondre, mais en musique ; c'est peut-être ce qui le sauve...

Auteur : Enric Dausset

Source : <http://theatral-magazine.com/en-direct-du-festival-davignon-2022-critique-in-sans-tambour-inventif-drole-et-musical.html>

11 juillet 2022

“Sans tambour” : aimer-vous Schumann ?



Dans la tradition du théâtre musical allemand de ces dernières années, quand l'interprétation ré-orchestrée et parfois même décalée des chefs d'œuvre du répertoire dévoile leurs réalités cachées, “Sans tambour” révèle la faille, la fêlure et le grain de folie de toute âme humaine. Devenu fou lui-même, Robert Schumann est l'un de ces musiciens dont l'œuvre surplombe sans cesse - et non sans innocence - l'inquiétant précipice qui brusquement se creuse dans tout vague à l'âme.

Corps penchés, têtes baissées, mouvements arrêtés et saccadés au rythme d'un solo, d'un duo, d'un trio, d'un quatuor et d'un quintette. Déclamation et chant lyrique s'articulent et se désarticulent. C'est comme si la mécanique humaine se pliait devant la puissance de la musique, comme si un ordre de la culture - qui nous échappe - prévalait sur celui de la physique - que l'on croit maîtriser. La musique accompagne ou donne le rythme lorsque tout littéralement sur le plateau, se casse, s'effondre, des rêves à la réalité, des murs de la maison au piano suspendu, de l'amour à la perception de soi. Le « Roi des ratés », malheureux et rejeté, au milieu des ruines, donne sa leçon au monde. Non sans panache. Burlesque et cocasse, à la manière de Buster Keaton, le spectacle se poursuit, surréaliste et inquiétant, à la manière de “Drôle de drame” de Marcel Carné. Et le public, désarçonné et sidéré, de rire des situations les plus improbables dont se joue, facétieux, le mistral qui, tel un artiste associé, ne cesse d'envahir toutes les scènes du Festival d'Avignon cette année.

Animés d'un brin de romantisme, il y a tous ceux qui aiment Brahms, lorsque l'amour - impossible - ne peut se dire si ce n'est au gré d'un accord musical, mais il y a aussi tous ceux et celles qui aiment Schumann, la musique de l'indicible, quand résonne au fond de soi ce que les mots ne peuvent exprimer. Dans le cloître des Carmes, grâce à “Sans tambour” de Samuel Achache, le phrasé musical de Robert Schumann résonne quand tout s'effondre autour de soi, et en soi-même, quand la “Heimat”, le chez soi de tout un chacun, se dérobe dans le fracas de l'incommunicable.